

# NEOS

## I

Avant que le souffle ne remplisse la fenêtre  
Je regarde les lignes du temps  
Les portes cardinales et les pôles insatiables

Plus de pierres rondes ni de papiers jaunis  
Les paroles sont brûlées sans un mot ni un cri  
Une charte s'efface dans l'inclémence

Je laisse au temps de recueillir  
Entre nos mains des perles marines  
Des broderies de soie et de corail

Le pèlerin découvre une autre route  
Déployée jusqu'aux aubes inédites  
Voilée jadis par l'ombre et la lumière

J'insiste pour que la joie dure le temps  
De passer à travers les grands champs  
Qu'ont piétinés des chevaux blancs

## II

Les cerisiers ploient sous une pluie de fleurs  
Gouttes opales et roses comme des brises  
Accrochées aux instants des terres fertiles

Je ne l'ai jamais dit mais j'avais peur  
Qu'une étoile déchire le vêtement neuf  
Que je venais d'enfiler après nos morts

La nuit balaie ses déchets devant les portes  
Des ténèbres de poussière et de sang  
Commencement de la fin des temps

Je rappelle aux heures de la journée  
Les plaintes que des âmes exaspérées crient  
Dans la fournaise de mille feux vivaces

À la veille de prendre le large  
De voyager par-delà les caps du Finistère  
Les flammes convoquent et veillent

### III

Nous sommes des peuples de soifs  
Avec des stigmates sur la chair de l'axe  
Que seul le désir d'absolu cicatrise

Nous aussi nous faisons ascension  
Avec une vie faite un testament à la main  
Le regard cherche l'horizon et se tait

Passe de main en main un charbon de feu  
Un incendie qui charpente les maisons  
Donne raison à la table et au pain

J'aimerais seulement éveiller les laves  
De Patmos et les torrents de l'Apocalypse  
Quel ange me conduira jusque là ?

L'adoration nous soulève et nous ouvre  
Comme des bourgeons et des parfums neufs  
Un chant qui écoute et s'initie au ton

## IV

Flottent entre les parfums du printemps  
Des houles de mémoire où les souvenirs  
Ressemblent à des étendards gonflés

Sur les toiles rudes j'aperçois un clair de lune  
Des gouttes de soleil une bourrasque d'étoiles  
Un mariage de lumières et de scintillements

Les processions de mai s'ébranlent sur les sentes  
Marchent en tête des enfants avec des clochettes  
Qui annoncent les haltes et les départs

Plus d'ombre dans l'Éden car les arbres fauchés  
Par une violence cruelle jonchent le sol  
Comme des soldats qui se sont entre-tués

Il y a un ver dans la racine de l'origine  
Une conquête facile une chute implacable  
Des remords qui ne pourrissent jamais

V

Entre des corps humbles la vie demeure chaude  
Enfant source enfin au monde  
Pas légers du pâtre et de l'espérance

Avoir mal sur la voie au souffle et au sang  
Tenir au nid par une ficelle de lin  
Rien ne survit sans être tirillé

En un instant la douleur réapparue  
Couche les corps comme des mâts blessés  
Des vagues qui se brisent dans la furie

De tous les côtés les voix intérieures  
Frappent à la porte et demandent audience  
Après des mois de silence et de neige

Je ne quitterai plus le pavillon d'été  
Les oiseaux y volent avec leurs ailes  
Couvertes de continents et d'horizons

## VI

J'attends que les étincelles du néant s'éteignent  
Pour montrer la clarté de mon âme  
La grotte dépouillée de mon cœur

Depuis longtemps la nuit s'est désemplie  
De son illusion et de sa cécité  
Je veille à la lampe de l'Être tant aimé

Je n'ose plus quitter l'abri quand il pleut  
J'écoute les tintements des gouttes d'eau  
Sur la toiture et les feuilles des taillis

Là je n'ai rien d'autre à songer  
Que la vision d'un visage caché  
Par les vapeurs des terres humides

Il est terrible de manger ses mots  
De vivre d'un pain au goût de délaissement  
De mettre la table pour des absents

## VII

Je voudrais croire à tant d'aveux  
Mais je vois leurs bouches de fer  
Qui mordent les mailles de la confiance

Il y a une béatitude innommable  
Un feu qui accueille les fagots et les consume  
Dans des tourbillons de flammèches

Je la vois de partout même d'ici  
Le lieu est plus humble que l'existence  
Naître mourir aimer tout est là

Reçois l'âme que tu déposes en moi  
Que j'éprouve dans l'étonnement  
Qui ne m'a jamais appartenu

J'aime le vent qui s'en va jusqu'au bout  
Semblable à la mer vers la mer  
J'aime le souffle qui respire en toi

## VIII

Je veux que l'orage envahisse  
La plaine et trace dans les champs inondés  
Une phrase torrentielle un point ultime

Se tient au mitan des fleuves  
Une barque que fuient les fantômes de jute  
Que cherchent les naufragés

Sur tant de matins les marées assiègent  
Les quais fragiles et les départs incertains  
Le jour n'est pas commencé qu'il finit

Quand je suis seul devant toi  
Je n'obscurcis plus le Rien  
Déjà brûlé à chaque fois par l'Être

Au milieu de la voie royale  
Comme un charriot chargé de trésors  
Ah ! Le très pur Amour de toi



## IX

Sur mes lèvres je n'ai d'autre prière  
Que la tienne immuable et souveraine  
Murmure abîmé de la fin aux origines

Parle-moi ou tais-moi je resterai  
Entièrement fidèle à l'inconnu  
Ce commencement de l'indicible

Je suis là prêt à l'épiphanie  
Racine et route vers le foyer générateur  
Âme envoyée et éprise par l'Absolu

J'aime l'énigme de ta volonté  
Les visages cachés de ton Amour  
La source ardente de ton abandon

Maintenant ton invocation ravit  
Les premiers et derniers syllabaires  
Citadelle et oasis de mon pèlerinage

## X

### *Invocations*

Ô très saint Amour Feu des feux  
Toi l'intérieur du sanctuaire  
J'aime ta lumière et ton chant

Que ton don soit mon exaucement  
Braises attisées et ointes  
Flamme qui demeure et consume

Habite l'élan de mon cœur  
Ta création est ma maison  
Ton royaume mon monde

Quand tu passes comble-moi  
De présence et d'héritage  
Un lieu-dit et un pied-à-terre

Je demande la beauté et l'outil  
La grâce livrée entre mes mains  
Pierre d'angle et voûte de joie.

Gilles Bourdeau  
Pentecôte, le 19 mai 2013